

Prédication du 12 octobre 2025
Temple de Thonon
Denis Petitpierre

Luc 17, 11-19

- I. De l'horizontalité à la verticalité. (gestes) approfondissons la question du partage.
Je suis partagé, vous êtes peut-être partagé, nous avons une vision du monde partagée.
Je ne veux pas dire par là qu'elle est la même ; que nous la partageons.
Je veux dire le contraire : nous ne partageons PAS notre vision du monde.
Pourquoi ? Parce que nous avons, chacune, chacun, nos propres visions, nos règles, nos a priori, nos principes, qui définissent notre regard autour de nous, sur les choses, sur les faits et sur les autres.
C'est là l'héritage d'éducatons, d'expériences, de convictions ou d'appartenances.
Car oui, nous appartenons à des groupes partageant des points de vue différents. Et... de proche en proche, nous partageons certaines choses avec certains (mais pas tout) et parfois, nous nous surprenons à être partagés en nous-mêmes (c'est même une expression banale).
Quand ça n'est pas un sujet grave... tout va bien : s'interroger est toujours une bonne chose et traduit un esprit critique sain.
Mais parfois, à la surface des choses, nos divergences deviennent différences, nos différences des différends et nos différends des conflits. De « croiser le verbe », nous en venons à « croiser le fer », car il nous manque une parole qui, quittant la surface, nous atteigne en profondeur, nous rejoigne et nous rétablisse. Nous rééquilibre.
L'absence d'une telle parole est une lèpre qui ronge notre monde !
- II. Dans le passage de l'évangile de ce jour, Luc nous montre Jésus à la croisée des chemins. Il quitte la Galilée, dans laquelle il aura opéré de nombreuses guérisons dès le début du récit (un 1er lépreux déjà se remettait à lui – chap. 5 et à sa volonté, lui disant : « Si tu le veux... je serai purifié »).
Et là il longe une fameuse frontière entre ceux qui sont réputés impurs (les Samaritains, occupant les territoires de l'ancien Royaume d'Israël mal vus, car descendants des tribus occupées et ayant été mélangés avec des non-Juifs d'un peu partout) et ceux qui se disent « purs ». Il descend vers la Judée pour un voyage dont nous connaissons la fin. Il s'apprête donc à franchir le « Styx » de la mythologie grecque, la rivière sans retour possible. (Dans notre texte, la rivière est une frontière désertique).
J'aime beaucoup l'évangéliste Luc. Un Grec cultivé, médecin selon Colossiens 4, thérapeute aimant les thérapeutes (il a mentionné un fameux thérapeute samaritain au presque centre de son récit (chap. 10). Luc est également historien et théologien (disciple de Paul).
Et il nous présente ici Jésus comme le thérapeute de l'histoire humaine et de la théologie. Dans ce « passage », il croise la route de 10 lépreux (comme il y avait 10 tribus établies dans le Royaume du Nord, Israël).
Un lépreux c'est donc un impur. Et comme tels, ils se tiennent à l'écart et hèlent Jésus d'une voix forte sans doute, qui franchit la distance de surface. Ils l'appellent.
Et seul un bon helléniste comme Luc pouvait employer la formule qu'il emploie ici pour définir leur appel : « Jésus » epistata » litt. « qui a été établi au-dessus... ». Puis suit la

forme devenue liturgique « éléïson » « prends pitié ».

A quelle pitié aspirent-ils ? Une guérison bien sûr. Mais comment ? Pourquoi ?

« Allez vous montrer au prêtre (ou au sacrificateur) » répond Jésus.

Et il y vont. Ils ont entendu un « maître de la loi », un rabbin, au fait de cette loi du Lévitique qui dit : « Quand quelqu'un veut être re-connu pur qu'il aille se montrer au prêtre qui statuera sur son sort ».

Alors ils y vont ! Car leur aspiration, c'est d'être réintégrés dans la société, remis en relation avec leur groupe, retrouver leur place, grâce à... la LOI ! Ils demeurent à la surface des choses.

La lèpre, contagieuse, était stigmatisante. Les lépreux étaient tenus à l'écart de la société (vallées de lépreux, léproseries, lazarets etc.).

L'obéissance aux prescriptions va leur permettre un retour à la vie « normale ».

Mais il en va tout autrement pour le Samaritain ! En effet, lépreux et Samaritain... il en était doublement impur... doublement lépreux !

Son attente à lui est ailleurs. Il fait un retour approfondi sans doute en lui-même. Il a dû ressentir profondément une absence de jugement de la part de Jésus, alors... il a confiance en lui. Pour lui, la FOI a subverti, dépassé et accompli la LOI.

Il retourne à Jésus et jette la face qu'il a retrouvée à ses pieds et à terre.

Jésus ne l'a pas seulement guéri ... il l'a reconnu réhabilité... rétabli.

Il restera un Samaritain, mais une FOI nouvelle l'aura gagné.

C'est pourquoi Jésus peut le relever alors et lui dire : « Va ! Ta foi t'a SAUVE » !

III. Aujourd'hui, notre monde et les sociétés qui le composent sont encore sous des lois, des règles, qui adoubent les uns et rejettent les autres, les jugent, les excluent. Nous restons à la surface des choses.

La lèpre – le virus découvert par Hansen au XIX^e siècle existe toujours et dans les pays où elle frappe, elle agit toujours comme facteur d'exclusion. Elle stigmatise de manière odieuse, car elle attente à l'intégrité de l'image de la personne. Elle est doublement invalidante donc.

Des personnes – en nombre – l'ont combattue et la combattent encore. Du controversé Raoul Follereau au plus consensuel Albert Schweitzer et jusqu'aux médecins qui aujourd'hui, tous les jours et inlassablement la combattent (rendons-leur ici hommage) elle est traitée et parfois guérie.

Mais ses stigmates physiques et sociétaux subsistent !

Et celle qui dégrade l'image physique et sociale n'est à son tour qu'une illustration de la lèpre plus générale et profonde qui frappe notre monde et ses sociétés ou groupes humains : certaines règles, certains regards, certains jugements qui condamnent des différences, créent les différends, occasionnent des conflits. Une maladie de la relation humaine. Une lèpre insidieuse, celle de la communication générale.

Sur le plan dialogué, le psychologue Marshall Rosenberg, théoricien de la communication non-violente (CNV) indique que dans le cadre d'une divergence de vues et d'une opposition entre deux personnes, il conviendrait de percevoir que l'adversaire – en réalité – n'est pas l'autre, mais le différend lui-même. Et que, pour le traiter efficacement, il faudrait se placer, l'autre et moi, côte-à-côte et considérer ensemble le point de conflit et parler toujours à la première personne : « Pour moi... ».

C'est très prometteur et bien inspiré me semble-t-il.

Cependant, il m'apparaît qu'il manquerait encore ici une parole « autre », venant par-dessus et aidant à guérir le conflit en profondeur.

Cette parole seule peut être gage d'un retour à soi-même, sur ce qui pourrait – en nous

– représenter la source du conflit et nous rétablir (comme on « guérit »).

Une reprise de contact en vérité avec nous-mêmes (car nous reconnaissons parfois chez l'autre ce miroir inversé qui nous indique ce qui ne va pas très bien en nous).

Que nous apporte ici notre récit d'aujourd'hui ?

Il nous invite à nous laisser revenir à nous et à accueillir cette Parole qui nous rétablit, reprenant contact avec ce qui nous disqualifie à nos propres yeux nous donne le sentiment de nous mettre à l'écart. Parce que la pire des lèpres est celle que nous croyons voir sur nous et en nous. Alors, nous inspirant d'une telle démarche nous serons mis en mesure d'accueillir la Grâce. Une Parole qui nous sortira de notre mal perçu. Nous remplacerons ainsi la LOI qui nous disqualifie par la FOI qui nous requalifie et son œuvre en nous et nous l'entendrons nous dire « Relève-toi et va ! Ta foi t'a sauvé ».

Amen